

souhaiter, pour l'honneur du nom Canadien, que des intelligences capables de pareilles productions, continuent d'écrire. Elles seraient alors utiles, non seulement au cercle étroit qui les entoure, mais encore à la société entière et au pays, en relevant, aux yeux des nations étrangères, le caractère national de la population Canadienne, et aussi en aiguillonnant par leur exemple, d'autres à marcher sur leurs traces et à se livrer à de semblables travaux. Voici ce que disait le Rédacteur de la Revue Parisienne en offrant à ses lecteurs, cet admirable discours.

[Nos lecteurs ne liront pas sans intérêt le discours suivant qui a été prononcé récemment, à une distribution de prix, par un élève du petit séminaire du Canada, et que nous devons à la communication obligeante d'un de nos abonnés d'outre-mer.

On y verra avec une véritable satisfaction le caractère et la force des études historiques faites sous la direction du clergé canadien, et la manière dont les grands événements de l'histoire moderne, et en particulier de la France, sont appréciés à trois mille lieues de nous, dans un noble pays qui, en passant sous une domination étrangère, n'a pu oublier l'illustre origine qui en fit autrefois une terre française, et a si dignement conservé les pures traditions de la religion, des mœurs, de la langue et de la littérature de sa première patrie.

Voici ce discours dont nous regrettons de ne pouvoir nommer l'auteur]:

Discours sur l'Histoire.

Reporter sa pensée vers les âges antiques, et la ramener à la suite des générations qui ont passé sur la terre; voir dérouler à ses yeux le spectacle des événements qui, en scènes successives, forment le drame du monde; vivre en idée avec les hommes célèbres de tous les temps, admirant leurs vertus ou détestant leurs crimes; assister à la formation des empires, en suivre les développements; entendre, pour ainsi dire, les secousses qui ont fini par les faire tomber en ruines, voilà ce que fait celui qui livre son esprit à l'étude de cette science qui raconte les événements passés, c'est-à-dire, à l'étude de l'histoire.

Source de connaissances aussi instructives qu'agréables, base nécessaire de toutes les sciences sociales, leçon vivante de préceptes et d'enseignements salutaires, voix du passé qui parle à l'avenir, matière féconde offerte aux observations du philosophe, aux travaux du littérateur, aliment de la science et de l'art, l'histoire est une partie essentielle de la haute éducation. Sans elle, il n'y a point d'homme instruit. Quiconque ne connaît pas le passé, doit comprendre peu le présent, et ne rien voir dans l'avenir. L'histoire jette partout une lumière qui éclaire tous les domaines de la science, et se reflète sur les divers ordres des connaissances humaines.

Une étude aussi importante devait entrer parmi les objets de nos travaux. Aussi, chacune de nos années scolastiques nous présente quelques parties de l'histoire. C'est d'abord l'histoire sacrée, puis successivement l'histoire ancienne, l'histoire de Rome, celle de notre propre pays, et celles des nations célèbres auxquelles nous tenons par des liens d'origine ou d'association politique, c'est-à-dire, l'histoire de France et d'Angleterre, auxquelles viennent se mêler tous les grands faits de l'histoire moderne.

Mais l'étude de l'histoire n'est pas la simple connaissance des événements. Elle doit faire connaître le principe qui les a produits, l'effet qui en est résulté. Aussi, ne convient-il pas, lorsqu'on a parcouru les annales des siècles divers, de se demander qu'elle a pu être la raison

des faits accomplis? A parler vrai, les faits ne sont que les formes extérieures d'un grand ensemble d'idées. Il faut savoir distinguer la pensée qu'ils expriment. L'histoire, sous le point de vue philosophique et social, doit dérouler les effets des lois qu'avait à subir l'humanité dans son passage sur la terre. Elle doit être l'expression de la pensée de la Providence. On a droit de lui demander qu'elle manifeste particulièrement les desseins du régulateur suprême dans les grands événements, les révolutions sociales.

A quel but marchent les faits? Cette question, celui qui étudie l'histoire de la société, doit la poser, et tâcher de la résoudre.

Qu'il nous soit permis, à nous qui, dans le cours de nos études, avons parcouru les annales des nations, de passer dans une revue rapide les faits saillants de l'histoire moderne, en examinant quelle a pu être la raison de leur accomplissement sous le point de vue providentiel.

Ainsi considérée, l'histoire devra nécessairement se rattacher à la religion, et même elle n'est explicable que par elle. Si elle n'indique pas la pensée divine, telle que la révélation nous aide, par ses lumières, à la connaître, alors elle n'est qu'un ensemble de faits qui paraissent sans cause, c'est une suite de phénomènes sans explication possible, c'est une lettre morte, c'est un hiéroglyphe dont la signification est ignorée.

Après avoir prêché l'Évangile, Jésus-Christ laisse sa Croix sur la terre. C'est l'étendard sous lequel le monde doit marcher à la civilisation. Il y aura plus ou moins de bonheur pour la société, suivant qu'on suivra de plus ou moins près ce drapeau: les transformations sociales, les grandes commotions politiques n'arriveront que pour faire avancer l'humanité dans les voies du progrès, sous les auspices de la religion: l'étendard sacré ne paraîtra s'incliner quelquefois au milieu des luttes, que pour se relever plus glorieux, et dominer les peuples de sa salutaire influence.

Voilà la pensée de la Providence, telle que les faits semblent l'avoir manifestée.

Donnons-nous quelques instans le spectacle du monde.

À l'avènement du Christ, Rome régnait sur l'univers. Les nations formaient une grande unité politique. C'était afin que l'Évangile pût se publier avec moins d'obstacles. Aussi l'établissement de la religion se fit-il avec la rapidité la plus étonnante.

Cependant la ville maîtresse du monde avait dès lors répudié la liberté pour se livrer au despotisme impérial. Ce peuple, si fier de son indépendance, était devenu le jouet des cupides sanguinaires de tyrans cruels ou imbéciles. L'orgueil des nations comme celui des individus est toujours puni par une humiliation honteuse. D'une autre part, une immense dépravation de mœurs avait infecté la société romaine: elle tombait pourrissant de corruption. Un pécheur, envoyé par le fils du charpentier mis à mort à Jérusalem, vient s'établir au centre de l'empire pour le régénérer. Néron déclare la guerre à la doctrine nouvelle. Neuf de ses successeurs réitérèrent cette déclaration. Alors commence un combat qui pendant trois siècles est le principal événement de l'histoire. Que sont en effet ces batailles que les empereurs donnaient sur quelques frontières menacées, ou ces luttes intestines que des soldats se livraient pour s'arracher le couronne? Les guerres qui ont eu le plus de retentissement dans la postérité furent celles qu'eurent à soutenir contre le fer de Domitien, de Dèce, de Dioclétien, les disciples du Christ.

Voyez quel spectacle: les chrétiens allumés vifs servent de flambeaux pour éclairer les nuits de Rome; ils deviennent l'aliment ordinaire des tigres et des lions de Colysée; les bourreaux se fatiguent à couper leurs têtes: l'industrie de la cruauté s'épuise à inventer de nouveaux supplices. Un empereur redoublant les coups de la persécution se lève et s'écrie: j'étendrais le nom chrétien. Quelques années après, le christianisme est triomphant. La croix qui a brillé au sommet des aîres, resplendit glorieuse sur le trône des Césars. Rome est chrétienne. Cessant d'être la capitale du monde politique, elle devient aux yeux de tous, la capitale du monde spirituel.

Constantin, en transférant le siège de son empire à Byzance, obéissait, à son insçu, à une loi qui établissait que le représentant du Christ devait régner seul dans la ville éternelle. Cepen-

dant la société romaine avait été condamnée à périr. Il devait être effacé de la liste des peuples, ce peuple qui avait écrasé le monde sous le poids d'une si horrible tyrannie, et qui s'était baigné avec une joie si féroce dans le sang des martyrs. Son heure suprême avait sonné à l'horloge des décrets éternels: "Dieu lève pour le détruire l'armée des barbares. Toutes les hordes du nord de l'Europe et de l'Asie reçoivent l'ordre de marcher. Ces conscrits du Dieu des armées s'avancent pour exécuter ses vengeances."

Voyez-lux, ces peuples aux regards féroces, aux cœurs avides de sang et de ruines, se ruant sur un empire tombant en dissolution. Le fléau dévastateur s'avancant grandissant des débris qu'il accumulait sous ses pieds. Dans sa puissante étreinte expiraient étouffées toutes les institutions anciennes. Que va devenir l'antique civilisation devant ces barbares dont l'esprit ne connaît d'autre beauté que la sauvage horreur des forêts, bercées de leur empire; dont le cœur ne se ravit qu'à l'aspect du sang qui inondant les plaines, rend témoignage de leur valeur; dont l'oreille ne s'ouvre que pour frémir au retentissement de leurs armes, ou au bruit des empires se fracassant sous leurs coups?

Ces peuples ne venaient pas seulement pour être les exécuteurs de la sentence portée contre l'empire romain. Destinés à former les sociétés modernes, ils étaient appelés, eux aussi, à la connaissance du vrai culte, et par son moyen, aux avantages de la civilisation. La religion entreprend de dompter le génie féroce des nouveaux conquérants. La voici aux prises avec le vandalisme et la barbarie. Bientôt elle voit l'étendard de la foi recevoir partout l'hommage de nations jusqu'alors indomptées. Et puis, elle travaille à retremper à sa source bienfaisante le génie de ces peuples, et à leur enseigner la justice, les lois et l'art de la société.

Mais il fallait opposer une digue puissante au torrent du vice et du despotisme qui, découlant de la barbarie originelle, se gonflait quelquefois au point de produire d'horribles désastres. Une autorité puissante, irrésistible, devait exister pour en imposer à ces nations longtemps encore impatientes du frein de l'ordre. La Papauté devait être nécessairement ce pouvoir souverain. Mais pour cela il fallait que le pontife fût indépendant de toute autorité humaine: il ne convenait pas qu'il fût sujet d'un prince de la terre.

Dieu appelle une nouvelle race sur le premier trône du monde. Le roi nouveau dont le Pape a proclamé le droit sans contestation, accourt bientôt aux portes de Rome; il la délivre pour un temps de la crainte d'un ennemi inquiétant, et fait don au pontife et de la ville et du territoire sur lesquels il exerçait depuis longtemps une domination que la nature des circonstances lui avait insensiblement donnée.

Cela ne suffit pas. Il faut une main plus puissante pour fonder le pouvoir temporel des papes. Il faut aussi qu'il se forme un vaste empire qui réunissant, pour quelque temps, les peuples sous une même autorité, les soumette à des lois sages et conservatrices.

A lors un homme paraît. Il brandit sa puissante épée aux yeux des nations qui s'effraient. Puis, à tous les peuples, à tous les princes en qui il croit avoir des ennemis de sa race et de sa religion, ou des violateurs des lois éternelles et de l'équité, il crie: MALHEUR! et il part comme l'éclair, il vole d'un bout de l'Europe à l'autre: la victoire se fatigue à le suivre; partout sur son passage c'est la conquête. Lombards, Saxons, Bavares, Maures d'Espagne, Esclavons, Danois, peuples barbares du nord de l'Europe, tous le voient passer, tremblent, s'inclinent devant son épée et disent: nous sommes à vous; un empire puissant est constitué; le chef de l'Église voit sa souveraineté confirmée de la manière la plus solennelle. A son tour, il proclame le vainqueur de l'Europe empereur d'Occident. Cependant le conquérant, au milieu de ses victoires, donnait à ses peuples la plus sage législation, ressuscitait la science, faisait régner partout les lois de la justice, et offrait l'exemple de toutes les vertus de la religion. Aussi la grandeur de son existence fut perpétuée dans le souvenir du monde, par le nom que lui donnèrent les nations. Tel fut le type du souverain chrétien, que Dieu forma, et qui eut nom CHARLEMAGNE.

(A continuer.)